



Saint PAUL TCHEN

L'enfant - le séminariste - le martyr
grandi dans la spiritualité de la Sainte Enfance

1838 -1861

(Texte original des *Annales de l'Œuvre Pontificale de la Sainte Enfance* – Tome Quatorzième, 1862)

CORRESPONDANCE DES MISSIONS

Nous appelons l'attention particulière de nos associés sur l'admirable lettre qu'on va lire, et que, malgré sa longueur, nous sommes heureux de publier aujourd'hui toute entière. Ne rappelle-t-elle pas les plus beaux récits des temps apostoliques, et ne croirait-on pas assister à l'une de ces mémorables scènes dont les actes des martyrs de la primitive Église nous retracent le sublime tableau ? En écoutant la voix du vénérable Évêque-Missionnaire du Kouy-Tchéou, rendons gloire à Dieu ! Bénie soit aussi notre chère Œuvre de la Sainte-Enfance qui donne déjà au Ciel, non plus seulement des milliers de petits anges, mais d'illustres confesseurs et d'héroïques martyrs !

CHINE.

Lettre de Mgr FAURIE, Vicaire apostolique du Kouy-Tchéou, à Messieurs les Membres du Conseil de la Sainte-Enfance.

Kouy-Tchéou.

Messieurs,

J'ai eu l'honneur de vous annoncer, dans une précédente lettre, que, cette année, nous avons commencé à recueillir quelques fruits de nos asiles. L'Œuvre existant ici depuis plus de dix ans, les premiers enfants recueillis sont maintenant des jeunes gens, dont six viennent d'être placés dans des familles chrétiennes, quelques-uns pour apprendre un état, d'autres pour faire le commerce. Quatre étudient le latin, et trois d'entre eux sont les plus grands du petit séminaire. Ils sont pieux et de bon esprit, et promettent beaucoup ; le quatrième est un des plus jeunes.

Mais la première et principale gloire de nos asiles est le martyr Paul Tchên, décapité pour la foi, le 29 juillet dernier. Il était déjà au grand séminaire, où il étudiait la philosophie. Voici une courte notice sur sa vie.

Tchên tchan-pin naquit de parents païens à *Sin-tchên*, district de Hin-ny-foù, au mois d'avril 1838¹ (1). Son père était un pauvre médecin, jadis riche, qui cherchait fortune où il pouvait, on vendant des médecines. M. Lions recueillit le petit Tchên au nom étaux frais de la Sainte-Enfance ; il commença à l'instruire de la religion. Il ne tarda pas à remarquer en lui beaucoup de dispositions à la piété, et songea même à le préparer de son mieux pour en faire un séminariste. Mais comme M. Lions avait alors un district tort vaste, il ne put le conduire avec lui dans le cours de sa visite apostolique. Il me l'adressa pour que je l'éprouvasse moi-même (j'étais alors supérieur du petit séminaire). Je le gardai quelque temps à la petite école pour l'éprouver et le bien connaître, avant de le recueillir définitivement. Enfin, ayant vu en lui de bonnes dispositions, je l'admis dans la communauté, le jour de l'Assomption 1853. Bien qu'il ne fût pas encore baptisé, il savait déjà toutes les prières et priait avec piété. Il manifestait surtout une grande foi en assistant au saint sacrifice. Afin qu'il reçût la grâce du saint baptême avec plus de fruit, je le préparai pendant quatre ou cinq mois. Il fut baptisé et confirmé le jour de Noël de la même année. Je lui donnai le nom de saint Paul, patron du séminaire. Il était très-touché en recevant ces grandes grâces qu'il comprenait bien, et il versa d'abondantes larmes, dont toute la communauté fut très-édifiée. C'était un spectacle nouveau de voir baptiser un séminariste déjà admis aux études. Cela ne s'était jamais vu et ne se reverra peut-être jamais. Nous admettons toujours de préférence au séminaire les enfants d'anciens chrétiens, parce qu'ayant été élevés dans la famille, au milieu des idées chrétiennes, ils sont plus solides dans la foi et

¹ 18^e année de l'empereur Tao-kouang, le 16 de fa 9^e lune, qui, d'après mes calculs, correspondrait au 11 avril 1838.

dans la vertu. Parmi les néophytes, il s'en trouve qui, par une faveur spéciale de Dieu, ont la foi et la vertu des anciens chrétiens, et notre cher martyr en est un exemple ; mais ce n'est pas l'ordinaire ; et, pour ceux-ci, nous exigeons des marques bien plus évidentes de vocation. Nous en avons encore trois, choisis entre mille autres, recueillis par l'Œuvre delà Sainte-Enfance, qui, élevés par nous dès leur plus bas âge, ne le cèdent en rien, pour la foi et la piété, à nos meilleurs enfants d'anciens chrétiens. Mais combien avons-nous dû en éprouver pour rencontrer ces trois-là !

Paul Tchên fit sa première communion l'année suivante, à Pâques. Il comprit bien l'importance de cette grande action, et il y apporta encore plus de ferveur qu'à son baptême. Le souvenir de sa première communion lui resta si vif au fond du cœur, que, dans la suite, quand il paraissait se négliger, je n'avais qu'à lui rappeler ce souvenir pour le toucher profondément et le remettre à flot. Il rougissait aussitôt d'être tiède et négligent, et les larmes baignaient ses paupières.

Le cours de ses études n'a été marqué par aucun événement ni trait extraordinaire. Il n'avait qu'une capacité médiocre, mais il travaillait assidûment. J'étais plus souvent obligé de le modérer que de le stimuler. Il aurait volontiers passé ses récréations à étudier ou à écrire ; mais je le lui défendais dans l'intérêt de sa santé. Il apprit le latin d'une manière passable. Il avait plus de facilité pour la langue chinoise, et il y devint assez fort. Il a toujours été docile, et n'a jamais mérité de punition tant soit peu grave. Il était d'un naturel doux et pacifique, et passait ordinairement ses récréations à faire de petits travaux de menuiserie. Le séminaire possède divers ouvrages, faits par lui, entre autres des cadres de tableaux, et un retable d'autel assez élégamment sculpté.

Quoiqu'il fût naturellement doux et même timide, il avait cependant de la fermeté quand il le fallait surtout lorsqu'il s'agissait de sa vocation, qu'il a toujours eue fort à cœur. En 1857, son père le voyant grand, et sachant qu'il avait fait des progrès dans la littérature chinoise, conçut le projet de le détourner de ses études, pour en tirer parti dans le monde à son avantage. Il envoya donc plusieurs de ses parents et amis pour le tenter à ce sujet ; mais le jeune chrétien repoussa toujours courageusement leurs suggestions. L'année suivante, son père vint lui-même, et lui commanda, en vertu de l'autorité paternelle, de rentrer chez lui. Notre Paul répondit, avec respect, mais avec fermeté : « Mon père, je ne vous appartiens plus, et je m'appartiens encore moins à moi-même. J'appartiens à l'Église qui m'élève et me nourrit depuis tant d'années. D'ailleurs, Dieu m'appelle à une vocation plus sublime que celle que vous me proposez. Je ne puis désobéir à Dieu, et je ne veux ni du monde, ni de tout ce qu'il peut promettre. » Le père continua ses instances. Paul vint chez moi me prier de l'aider à se délivrer des importunités de son père. Il pleurait chaudement. J'affectai, pour l'éprouver, de ne pas porter grand intérêt à ce qu'il restât ou qu'il partit, et je lui répondis simplement : « Fais comme tu voudras ; si tu veux, tu peux t'en aller avec ton père, je te laisse libre. » Il se jeta aussitôt à mes genoux, et me répondit avec vivacité : « Mais, non, je ne veux pas être libre, je ne veux pas partir!... » Enfin je l'aidai à congédier son père que je n'ai pas revu depuis.

Paul Tchên continua ses études avec plus de succès qu'auparavant. Son jugement se développa, et, quoiqu'il n'eût dans ses études que des succès ordinaires, l'ensemble de ses qualités nous fit espérer que nous pourrions plus tard en faire un bon prêtre. M. Fourey, actuellement Supérieur du pâtit séminaire, avait déjà jeté les yeux sur lui pour en faire alors son aide et son bras droit. Paul avait la science suffisante et le goût de l'enseignement ; et nous nous promettions que sa piété et son bon esprit exerceraient une heureuse influence sur la communauté.

Il entra en philosophie au grand séminaire, le jour de la Toussaint 1860, (le grand séminaire est situé à 6 lieues au sud de la métropole, près d'une petite ville nommée *Tsin-gay*, verte roche). Là, il continua à gagner sous tous les rapports. Le changement de maison produisit sur lui l'effet ordinaire qu'il produit sur les séminaristes. Il songea d'une manière plus sérieuse à sa vocation.

M. Payan, son nouveau Supérieur, rend témoignage qu'il n'a jamais eu un reproche à lui faire.

Il poursuivait là tranquillement le cours de ses études, quand, vers le commencement de cette année 1861, arriva la nouvelle, du traité conclu entre la Chine et les Européens. Le général Tien-ta-jên qui était-venu au Kouy-Tchéou pour battre les rebelles, s'éleva de tout son pouvoir pour en empêcher la promulgation et y réussit, en sorte que ce traité n'a pas même été affiché dans la métropole de la province. Puis, par haine pour la religion autant que par esprit de contradiction, il se mit à persécuter les chrétiens que le traité protège. Ici, l'histoire de nos avanies serait trop longue, et j'arrive de suite à celle de notre martyr de la Sainte- Enfance.

Tien-ta-jên donna des ordres secrets pour faire tracasser notre grand séminaire. Les subalternes, toujours prêts au pillage, commencèrent par les voies de terreur. Ils donnèrent d'abord, quelques alertes pour chercher occasion d'en venir au fait Nous croyions tous qu'il suffirait de tenir bon au poste, et que tout se bornerait à quelques avanies. Mais, dans la soirée du 11 juin, un chef militaire vint encore avec une troupe de soldats, pendant que les séminaristes récitaient le chapelet. Ils en prirent quatre qu'ils conduisirent devant le commandant de la garde nationale, nommé *Tchao*. Paul Tchên était du nombre. Le commandant leur déclara que Tien-ta-jên ne voulait plus de cette religion, qu'ils eussent à retourner au séminaire pour s'entendre avec leur Supérieur et prendre un parti ; que Tien-ta-jên allait lancer un édit pour proscrire la religion chrétienne, et que, l'édit lancé, on mettait à mort tous ceux qui n'y renonceraient pas; qu'ils eussent donc à voir ce qu'ils avaient à faire. Les quatre séminaristes rentrèrent à la maison assez peu rassurés. M. Payan les encouragea à ne rien craindre. Paul Tchên répondit : « Nous A ne sommes pas en peine pour nous, mais pour vous. Vous êtes plus nécessaire que nous à l'Eglise. » —«Si vous n'avez peur que pour moi, dit M. Payan, tenez-vous tranquilles, je n'ai pas « peur pour moi. » Paul Tchên s'étant retiré à l'écart appelle un de ses condisciples, qui venait d'entrer en philosophie avec lui : a Or ça, lui dit-il, c'est bien entendu, si on vient prendre le « Père, nous allons tous les deux en prison avec lui.» Ils allèrent se coucher, non sans souci pour le jour suivant.

Le lendemain, 12 juin (5 de la 5^e lune), correspondant à une solennité chinoise, M, Payan, invité par une chrétienté voisine, distante d'environ une lieue, s'y rendit avec une partie de ses élèves. Le soir, au retour, il envoya d'avance Paul Tchên accompagner une charge d'objets qu'il envoyait au séminaire. Mais Paul trouva les soldats dévalisant la maison, et il fut pris avec un autre séminariste, Joseph Tchang, qui se trouvait là, ainsi que le fermier J.-B. Lô. On les conduisit tous trois devant le commandant Tchao, qui les soumit aussitôt à un interrogatoire pour les faire apostasier. M. Payan, ayant été averti à temps, rebroussa chemin avec les autres élèves pour aller chercher ailleurs un asile sûr.

A partir de ce moment je ne puis faire l'histoire de Paul seul. Tout ce qui suit est tellement lié aux trois prisonniers que ce que l'on dit de l'un s'applique à tous. Ils étaient dans le même cachot. Les nombreuses lettres qu'ils ont pu nous faire parvenir sont toujours écrites en commun et signées des trois. Cependant elles sont presque toutes de la main de Paul. Pour abréger, je n'en citerai que les principales.

On commença par interroger séparément J.-B. Lô, qui répondit : « Pourquoi m'interrogez-vous le premier, moi qui ne suis qu'un serviteur? Je marcherai toujours sur les traces de mes maîtres. Interrogez-les, leur réponse sera la mienne. » Les deux séminaristes, interrogés s'ils veulent apostasier, répondent qu'il3 ne peuvent abandonner leur religion. — « Si vous ne renoncez pas à cette croyance on va « vous trancher la tête. » — Nous perdrons plutôt la tête que la foi!... » Après quelques autres tentatives inutiles, on les enferme dans un cachot improvisé, au fond d'une pagode, près de la porte nord, celle qui conduit à la métropole. On ne permet à personne de les aborder.

Dès la première nouvelle, j'écris au commandant Tchao pour le prier de réparer cette faute, que je rejette sur les subalternes. Je suppose, par ménagement, que la chose s'est faite sans son ordre. C'est la formule obligée en Chine ; l'autorité n'a jamais tort. Ma lettre reste sans réponse.

Quelques jours après, j'écris au gouverneur pour demander, en vertu des traités, réparation et protection. Le gouverneur garde aussi le silence. 11 ne me restait plus qu'à aller en personne chez le gouverneur mais, comme je savais que je trouverais la porte fermée, je résolus de prendre patience et d'attendre de Dieu seul le dénouement de cette affaire.

Sur ces entrefaites, le commandant Tchao, qui avait bien mérité de Tien-ta-jên par sa cruauté et ses exactions, fut élevé au grade de général de toutes les gardes nationales de la province, et son digne maître le reçut dans un beau palais qu'il lui avait préparé à la métropole. Le jour de l'installation, quelques chrétiens remarquèrent dans l'escorte le cheval du séminaire monté par un officier p un subalterne avait à sa boutonnière la montre de M, Payan, etc.

Dès que les cérémonies de l'installation sont terminées, les soldats du cortège se répandent dans la foule des spectateurs. Un chrétien se sent tirer par la manche, il se retourné, c'est un soldat qui lui glisse dans la main un petit papier roulé, et lui dit tout bas à l'oreille : *Je viendrai ce soir à l'Eglise.* Le chrétien se retire à T écart, déroule le papier. U était écrit en latin. Il comprend que c'est une lettre de nos chers prisonniers, et me l'apporte aussitôt. Elle est adressée à M. Payan, leur Supérieur.

Vers le 27 juin.

Mon bien vénéré Père,

« Faites savoir à Monseigneur que nous sommes Reniés en toutes manières, et que nous aimerions mieux mourir que d'être soumis aux périlleuses épreuves par lesquelles ils cherchent à ébranler notre fidélité À Dieu. Toutefois, il nous semble bien que nous n'avons pas peur et que nous sommes prêts à mourir, plutôt que de manquer à notre foi et à notre conscience. Impossible d'exprimer les épreuves auxquelles ils nous soumettent. Pria bien Dieu de nous aider.

Le commandant Tckao et les deux chefs Ouan et Tao, qui ont pillé le séminaire, se sont partagé entre eux ce qu'il y avait de mieux parmi les objets volés. Maintenant ils voudraient bien se défaire de nous, peur faire disparaître les témoins de leur brigandage. Ils nous refusent toute nourriture. Ils ne veulent pas qu'on nous donne même une goutte de thé ou d'eau, et nous avons entendu prononcer de mot de poison. Leurs intentions sont bien claires, mais nous avons confiance en Dieu...

»

*«Vos enfants dévoués,
Joseph Tchang, théol., Paulus Tchên, philos, J.-B. Lô, fermier. »*

Le bon soldat qui avait apporté cette lettre vint secrètement le soir s'offrir à rapporter notre réponse. Je lui fis donner une récompense, et lui confiai avec ma lettre quelques provisions de bouche, qu'il se chargea de faire tenir à nos prisonniers. Nous apprîmes de ce soldat que la vieille cuisinière du séminaire était dans la ville même de Tsin-gay, et qu'il fâcherait de lui faciliter les moyens d'avoir accès à la prison. Comme cette courageuse femme va jouer un beau rôle dans toute cette histoire, il n'est pas hors de propos de la faire connaître.

C'est une veuve nommée *Ouang*. Elle est de Tsin-gay même. C'est la première personne que j'ai convertie au Kouy-Tchéou, et la première chrétienne de cette ville. Au mois de mai 1852, six mois après mon arrivée en Mission, le séjour de la métropole n'étant pas sûr pour moi, parce qu'on y faisait des investigations, et que je ne savais encore que fort peu la langue, Mgr Albrand m'envoya passer un mois h la campagne, dans la petite propriété où nous avons bâti depuis le grand séminaire. Cette veuve ôtant venue par hasard chez le fermier, mon catéchiste, voyant à ses manières un cœur droit, se hagarde de lui prêcher la foi. Il lui dit entre autres choses : « Le Père que voilà vient de dix mille lieues. Il a quitté Son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses amis, Ses biens ; il a tout quitté pour venir en notre pauvre pays ; et tout cela, c'est pour sauver les âmes ; est-ce que tu ne veux pas qu'il sauve la tienne ?

La bonne femme fond en larmes, se prosterne à mes pieds, jure qu'elle croit en Dieu, qu'elle veut être chrétienne. C'était vraiment l'ouvrage de la grâce ; car, dès ce moment, elle ne s'est point démentie. Elle a manifesté, dès les premiers jours, l'ardente foi qu'on lui verra dans la suite.

De retour chez elle, comme la Samaritaine, elle se met à prêcher ses voisins. Elle aurait voulu que tous se fissent chrétiens en un jour. On se moquait d'elle, mais elle ne savait pas rougir. Elle convertit seulement deux de ses parents, un neveu et une nièce, qui sont encore d'excellents chrétiens. Le lendemain, elle voulait me donner un festin. Je refusai avec la plus de ménagement possible. Je craignais que ce ne fût qu'un feu de paille. D'ailleurs, ne sachant guère parler, je ne pouvais prudemment nie produire. Mais elle n'entendait pas cette raison. Elle ne comprenait pas que tout le monde n'admirât pas comme elle les beautés de la foi et le dévouement de celui qui venait la prêcher de si loin. Il faut avouer aussi qu'elle n'entendait pas grand-chose à la politique. Elle revenait tous les jours à la charge. Enfin, une fois elle pleura tant que je ne pus lui refuser. Il serait difficile de dire sa joie quand je mis le pied sur le seuil de sa porte. Elle allait, venait, essuyait les meubles, faisait des génuflexions à chaque fois qu'elle passait devant moi. Enfin, elle me servit un dîner colossal ; il y aurait eu de quoi nourrir un régiment ; à chaque plat qu'elle mettait sur la table, elle me faisait un *kô-teou* (prostration). Dans les intervalles du service, elle s'en allait sur la porte, les manches retroussées, et criait aux voisins : « Voyez, si j'ai du bonheur aujourd'hui !... J'ai un hôte qui vient de *dix mille lieues* pour sauver mon âme!... Vous vous moquez de moi, parce que je ne sais pas la doctrine ; mais venez, j'ai là un maître qui va vous expliquer cela clairement. » Heureusement pour moi, personne n'osa entier, car j'aurais été bien en peine de fournir à la conversation. Poubelle, elle me comprenant toujours, et ne s'apercevait pas même que je parlais mal.

Après le dîner, elle donne en présent à mon catéchiste les plus beaux habits de feu son mari, mais, je ne lui permis d'accepter que quelques mouchoirs. Ce fut un petit nuage à la joie de la journée ; elle aurait voulu nous donner tout ce qu'elle avait. Quand je sortis pour rentrer à notre ferme, les païens du quartier me regardaient avec de grands yeux, et « He me suivait portant une paire de poules. Elle disait à tous, en passant, quelques mots pour témoigner son bonheur, que ceux-ci n'avaient guère l'air de comprendre. Jamais je n'ai été si confus de ma vie. Pendant les deux semaines que je restai encore là, elle venait tous les jours à la ferme pour apprendre la doctrine chrétienne et mettre la main à ma cuisine. Elle entendait qu'on me soignât bien, et elle y contribuait pour sa part, de sa basse-cour et de son jardin.

Avant mon départ, voyant sa foi hors de danger, je lui conférai le catéchuménat, et ne crus pouvoir lui choisir un nom plus convenable que celui de *Marthe*. Je lui promis en outre que, si mie apprenait bien le catéchisme, elle pourrait être baptisée à Noël.

Vers la fin du mois de décembre, j'allais à Tsin-gay, visiter le fils de notre fermier malade. A peu près à mi-chemin, j'aperçois de loin un soldat armé d'une longue lance, qui marchait d'un pas décidé, et dont le costume me paraissait singulier. La curiosité me fait instinctivement piquer de l'éperon. En quelques minutes, je suis près du soldat, qui, me reconnaissant, se jette à genoux, et fait un grand signe de croix... C'était Marthe ! — Et où vas-tu en cet équipage ? — Je vais à la métropole demander le baptême. — A quoi bon cette lance ? — On dit que ces jours-ci il y a des voleurs. — Je me mis à rire — « Eh ! Qu'est-ce que tu pourrais faire contre les voleurs avec ta lance ? — Ah ! fit-elle en maniant sa lance d'un air guerrier qui fit dresser l'oreille à mon cheval, s'il n'y en a que deux ou trois, je ne les crains pas. Je les perce comme du *téou-fou*². »

Après son baptême, elle continua à vivre en courageuse chrétienne. Comme il n'y avait pas de missionnaire en ces parages, elle venait passer toutes les grandes fêtes à la métropole, portant toujours sa lance au poing, et son riz sur le dos, plus quelques présents pour l'Evêque. Elle se présentait jamais es mains vides. Enfin, envieuse du bonheur des chrétiens de la ville qui ont

² Espèce de fromage blanc fait avec de la farine de lupin.

la messe tous les jours, elle abandonna sa maison et ses petites propriétés à l'un de ses neveux, et vint à la métropole nous offrir ses services, nous demandant de remployer à ce que nous voudrions, pour la gloire de Dieu. On la mit d'abord dans l'asile des filles, où elle aidait les religieuses à faire la cuisine et à laver le linge.

Elle se portait à tout ce qu'on voulait d'elle avec un égal zèle. Arrivait-il un nouveau missionnaire qu'on mettait à la campagne pour apprendre la langue, Marthe l'accompagnait pour faire la cuisine et soigner le ménage. Elle allait elle-même au marché, si loin qu'il fût, et les bandelettes qui emprisonnaient ses pieds, comme ceux de toutes les femmes chinoises, ne l'empêchaient pas de marcher bon pas, tout en portant sur son dos une charge de légumes. S'il lui arrivait en route de casser un œuf, elle en demandait pardon à genoux, et réparait le dommage de son argent. Elle avait peur de mésuser d'une seule sapèque de l'argent du missionnaire. Elle savait que cet argent vient des aumônes des fidèles d'Europe, et elle disait que c'était de l'argent sacré.

Elle a été aussi employée à soigner les enfants de l'asile transitoire, c'est-à-dire les enfants recueillis trop grands pour être mis en nourrice, et trop petits pour être à l'école. Elle les levait, les couchait, les lavait, raccommodait leurs habits, les soignait comme une mère. Elle faisait à elle seule toute la besogne avec beaucoup de soin et surtout d'économie.

Enfin, ces dernières années, comme nous ne pouvions, faute de ressources, recueillir que fort peu de ces enfants, nous fûmes obligés de lui donner un autre emploi. M. Payan la demanda pour cuisinière au grand séminaire, et elle s'y acquittait de son devoir avec son zèle accoutumé, quand arriva la débâcle. Loin de fuir le danger, elle alla au contraire, se loger dans la ville même de Tsin-gây, pour être plus à portée de soigner les prisonniers, au péril même de sa vie. On va voir bientôt quelle ne s'est pas démentie.

Deuxième lettre.

« *Monseigneur,*

Nous avons reçu hier la lettre de Votre Grandeur, qui nous a causé une grande joie. Nous sommes plus que jamais confirmés par les paroles de for sorties de votre cœur... On ne permet à personne de nous aborder. Marthe est toujours aux aguets pour nous porter quelques secours, mais elle n'y réussit guère. Les soldats reçoivent les provisions, qu'elle nous apporte, mais ils dévorent tout et nous laissent pâtir de la faim. Mais c'est là le moindre de nos maux. Nous sommes harcelés du matin au soir par les interrogatoires les plus insidieux. On veut absolument nous faire apostasier. Nous sommes interrogés au moins dix fois le jour. On nous interroge parfois séparément... Tout récemment, un mandarin subalterne vient en pleurant s'asseoir près de nous dans la prison. Je voudrais bien vous a sauver, dit-il, mais vous ne voulez pas. Songez qu'en ce moment il n'y a peut-être plus un seul chrétien dans toute la province. L'église de la métropole a été détruite. L'évêque et les missionnaires ont été décapités avec tous les chrétiens. Votre petit séminaire a été aussi rasé, et on sévit en ce moment contre les chrétiens dans toute la province. Si vous rouler renoncer à cette religion, je puis vous sauver. Nous avons répondu :

« *Nous ne sommes chrétiens ni pour l'église, ni pour l'évêque, ni pour les autres chrétiens, nous sommes chrétiens pour nous et pour Dieu. Dieu est et sera éternellement, et nous lui serons toujours fidèles. Mais, si vous ne renoncez pas à cette religion, on va vous couper la tête. »*

« *Nous sommes prêts à mourir. Au moins, signez ce papier, personne n'en saura rien. Nous jetâmes un coup œil sur le papier qu'on nous présentait, c'était un acte d'apostasie. Nous répondîmes : Notre tête roulera sur ce pavé avant que notre main signe une pareille trahison. »*

« *Eh bien, s'il en est ainsi, vous serez décapités demain matin. »* Là-dessus, le mandarin sortit, et nous nous mîmes tranquillement à genoux pour chanter, comme de coutume, notre prière du soir. Le mandarin, nous entendant prier, revint au guichet : « *Comment ! Vous allez être mis à mort, et vous priez encore !* » Nous continuâmes à chanter sans faire attention à ses menaces. Il nous lança es malédictions et s'en alla.

Depuis ce temps, on ne nous a plus interrogés, et nous sommes encore en vie. Seulement, deux soldats nous gardent à vue jour et nuit, et on ne permet à personne de nous approcher.

Vos enfants dévoués,

Paul Tchên, Joseph Tchang, J.-B. Lô.

Vous vous demandez, Messieurs, et je me demandais aussi, comment ils pouvaient écrire étant gardés à vue. Le bon soldat, qui fait la sainte fraude moyennant salaire, nous dit qu'ils écrivent la nuit pendant que leurs gardes dorment. Ils n'ont que quelques chiffons de papier et un boni de crayon qui s'est trouvé dans leurs poches. Ce bon soldat a soin aussi de se montrer le plus insolent et le plus brutal à leur égard, afin que, quand il est de garde, les autres ne le soupçonnent pas de les favoriser.

Lettre du 5 juillet.

« Nous sommes un peu mieux ; on permet aux curieux de venir nous voir, et Marthe a profité de l'occasion pour nous apporter quelques vivres. Elle vient tous les jours, et les soldats ne l'empêchent pas. Les chefs sont toujours enragés contre nous, mais ils n'osent rien faire. Le peuple murmure et les blâme tout haut. Ils craignent que cette iniquité n'attire quelque malheur sur leur ville. Les objets du séminaire, qui avaient été en grande partie réunis et mis sous les scellés, commencent à être dilapidés. Les petits mandarins Tao et Ouan en ont emporté chez eux plusieurs charges. Ils ont envoyé un de nos porcs en présent au général Tien-ta-jên qui manque de vivres pour ses soldats, et l'autre, ils l'ont tué pour faire un sacrifice au diable. Après cette abominable offrande, ils sont venus nous en faire des railleries. Nous leur avons répondu : Oh ! les estimables dieux, qui s'honorent du vol et de la rapine ! (O optimi dit, qui raptu ac furto gaudent !) — Ils n'ont rien répondu et se sont retirés fort en colère. Ils ont aussi fait en l'honneur de leurs idoles une procession dans laquelle ils ont mis à contribution les ornements d'église, les images et autres objets volés au séminaire. C'est de mauvais augure pour cette ville ; car certainement Dieu ne laissera pas impunie cette sacrilège profanation.

« Veuillez avoir la bonté de nous envoyer le P. Thomas Lô, afin que nous puissions recevoir l'absolution, car ces trois chefs veulent absolument nous mettre à mort. Us ont même écrit au mandarin Tchao une lettre pressante, par laquelle ils demandent l'autorisation de se défaire de nous au plus tôt.

*Vos enfants dévoués jusqu'à la mort,
Joseph, Paul, J.-B. »*

Le lendemain, je reçus une lettre de largeur de doux doigts : « Ne soyez pas en peine sur note compte ; la bonne Marthe vient tous les jours nous apporter de bons vivres et les soldats ne nous pillent Plus »

Ces chers enfants sont plus en peine du souci que je dois avoir sur leur compte que de leurs propres souffrances. Un chrétien, qui a pu les aborder, me dît que la prison est fort mauvaise et malsaine. Quand il pleut, l'eau ruisselle partout. Quand il fait chaud, l'humidité est encore pire ; l'eau suinte du sol, en sorte qu'ils sont presque toujours dans la boue. C'est sur ce sol malsain qu'ils sont obligés d'étendre leur natte pour dormir. Des soldats compatissants leur ont procuré quelques pierres pour couvrir le sol.

Le 7 juillet, je reçue encore des lettres. La première est adressée à leurs condisciples.

« Bien chers confrères,

Qu'il est bon et qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble ! Dieu a permis, pour éprouver notre foi, que nous goûtions de la prison et des chaînes, et nous ne doutons pas que ce ne soit pour

notre plus grand bien. Notre-Seigneur a vaincu le monde, et nous espérons bien le vaincre aussi par la foi que nous avons en lui. Nous ne sommes ni étonnés ni effrayés de nous trouver dans cette prison. Nous avons la consolation de sentir que nous ne souffrons pour aucun crime, mais seulement pour Notre-Seigneur et pour le salut de notre âme. Tous ceux qui nous entourent nous traitent d'insensés, mais nous savons que cette folie est sagesse devant Dieu... Remarquez, bien chers frères, comme Dieu nous aime et nous protège. Dès notre tendre enfance, la sainte Eglise nous a pris et nourris sur son sein, comme l'aigle qui réchauffe ses petits jusqu'à ce qu'ils aient pris des ailes ; et, maintenant qu'il nous faut voler seuls, elle veille encore sur nous pour nous maintenir et nous encourager.

Soyez donc toujours contents du partage que Dieu vous fera. Soutenez sans vous plaindre tous les maux qui peuvent vous arriver. Hélas ! ceux qui nous le font sont bien plus à plaindre que nous. Dieu les punit ordinairement dès cette vie, et que sera-ce de leur sort éternel ? Ce n'est pas contre nous qu'ils, pêchent, c'est contre Dieu. Ils emploient contre nous la ruse et les menaces ; mais nous, enfants de Dieu, nous ne leur opposons que la simplicité de notre foi. Ils peuvent, il est vrai, nous enlever la vie du corps, mais nous n'avons pas oublié les promesses de Notre-Seigneur : Réjouissez-vous et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans les cieux. Vous avez bien prié pour nous³, mais nous avons besoin que vous priiez encore, afin que nous puissions persévérer jusqu'à la fin.

Cette ville évitera difficilement le châtement de Dieu. Ces petits chefs tuent à tort et à travers. Depuis que nous sommes en prison, nous en avons vu tuer plus de trente, dont certainement aucun n'était digne de mort. Ils inventent tous les jours de nouveaux supplices. C'est pire que les mandarins.

Paulus Tchên, Joseph Tchang. »

Lettre à M. Paya.

« Bien vénéré Père,

1° Les païens qui avaient paru un instant nous être favorables, voyant que notre affaire traîne en longueur, recommencent à nous dire de mauvaises paroles et à se moquer de nous. Mais ce qui nous afflige le plus, c'est qu'ils profèrent jour et nuit les plus affreux blasphèmes contre Dieu.

2° On dit que les rebelles, qui se remuent en ce moment de tous côtés, viennent pour nous venger, et que nous sommes des leurs, Si les rebelles ont l'air de s'approcher de ces quartiers, on va nous mettre à mort sous ce prétexte. On nous fait à chaque instant les narrations et les menaces les plus sinistres ; mais nous sommes prêts à tout, ou souffrir ou mourir.

3° La pauvre Marthe vient nous voir tous les jours, et elle n'a pas peu à souffrir de la brutalité des soldats, qui lui font, à elle aussi, les menaces les plus terribles. Depuis le premier jour qu'elle a pu nous aborder, nous ne l'avons jamais vue les yeux secs. Elle pleure toujours, et nous ne pouvons la consoler. Elle voulait venir elle-même à la métropole presser Monseigneur d'intercéder pour nous auprès du mandarin. Nous le lui avons défendu, sachant bien que Monseigneur n'a pas besoin de ses instances et qu'il fait tout ce qu'il peut pour nous. Elle donnerait bien volontiers sa vie pour mourir à notre place, et elle l'a demandé plusieurs fois. Les soldats se plaisent à lui ladre des frayeurs. Un soir, on lui dit que nous allions être exécutés le lendemain matin. Elle n'a pas dormi de toute la nuit. Elle était, avant le jour, à la porte de la prison, pour venir mourir avec nous.

Les mandarins de la prison veulent maintenant la prendre elle-même. Les soldats la repoussent brutalement ; d'autres lui cherchent occasion de rixe, pour avoir un prétexte de la battre. On raille devant elle Dieu et les choses saintes. On va jusque dans sa maison lui voler les poules quelle nourrit pour nous traiter de temps en temps. Rien ne l'arrête. Elle ne voit que nous et ne pense qu'à nous ; elle pleure nuit et jour.

³ Les autres séminaristes avaient fait une neuvaine de prières à la Vierge, à leur intention.

4° Le fermier J.-B. Lô a été gravement malade en prison. Il est mieux maintenant, mais son corps s'est couvert de plaies. Il ne peut se tenir ni debout ni assis. Ses parents viennent souvent le molester et lui conter mille histoires ; mais il est immobile dans la foi. Nous le consolons et l'encourageons.

5° Nous nous laissons quelquefois aller à désirer de sortir de cet état de suspens, soit par le martyre, soit par la liberté, Mais, finalement, nous en revenons toujours à nous abandonner à la providence de Dieu. Nous voyons maintenant que notre affaire va traîner en longueur. Nous vous prions, mon Père, de continuer les cours à nos condisciples, sans nous attendre. D'après ce que nous entendons dire, il pourrait y avoir persécution générale. Que la sainte volonté de Dieu soit faite ! Dieu est admirable en tout !

Merci, pour vos bonnes prières. Continuez-les-nous, s'il vous plaît, surtout au saint sacrifice.

Paul, Joseph. »

Lettre à Paul Toung.

(Un de leurs amis, qui leur avait écrit un mot de consolation.)

« Bien cher et aimable Frère,

Tu es bien véritablement notre Frère en Notre-Seigneur ; car tu sais bien les conseils du divin Maître, puisque ne pouvant nous visiter en présence dans notre prison, ta charité a trouvé le moyen de nous visiter par une si aimable lettre ; oh ! bien cher Frère, ta charité et ta sollicitude nous touchent, et nous sommes heureux de pouvoir te le faire savoir par ce petit billet.

La tempête semble s'apaiser un peu. Nous n'avons guère plus à souffrir que de la part de quelques soldats en guenille et du chef Ouan, qui nous a voué une haine éternelle. Aide l'évêque de tout ton : pouvoir à finir honorablement cette affaire. Elle a déjà fait trop de bruit dans toute la province, et nos persécuteurs en font circuler la nouvelle sous les couleurs les plus impies et les plus mensongères. Us voudraient extirper la religion. Les aveugles ! ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils se révoltent, non contre nous, chrétiens, mais contre Dieu.

Pendant ce long mois, nous n'avons vu le ciel qu'une fois. On nous a laissés sortir pour évacuer le baquet qui nous sert de latrines, et qui est dans le compartiment même où l'on nous tient hermétiquement fermée. On nous a aussi permis de sécher et raccommoder nos couvertures pourries par l'humidité du local. Ainsi, nous avons pu respirer un air pur, pendant quelques heures.

Ta belle-mère, sachant ton courage, est bien en souci pour toi. Elle pleure sans cesse. Un jour, elle s'est fâchée tout rouge pour un mot dit contre nous. Des commères païennes osèrent dire devant elle : ... Ah ! Bientôt les chrétiens vont être extirpés, comme les mauvaises herbes que le jardinier arrache et jette sécher au soleil. — A ces mots elle s'irrite, envoie chercher Marthe à son secours, et elles leur en ont dit !... Marthe a terminé la mercuriale, en disant : Attendez que mes maîtres sortent de prison, et on vous fera rendre raison de vos insultes !...

Ta belle-mère, quoique païenne, a une âme vraiment chrétienne. Elle nous défend en toute occasion.

Ne nous oublie pas dans tes prières, et salue pour nous les ministres de l'Eglise (les catéchistes).

Joseph, Paul. »

Vers cette époque, Marthe m'ayant fait savoir que nos prisonniers étaient dévorés de vermine, et qu'ils n'avaient pas d'habits pour changer, j'en envoyai aussitôt. La bonne Marthe eut des lors soin de les faire changer de linge de temps en temps.

Au commencement de juillet avait paru une comète. Le 3 juillet, toute la métropole et les environs aperçurent, dans la queue, la ferme distincte d'une croix. Il en fut bruit dans tout le pays. Nos prisonnières en entendirent parler et s'en réjouirent.

L'apparition de la croix dans la queue de la comète, disent-ils dans un billet, nous a consolés et confirmés. Renfermés dans ce cachot, nous n'avons pu la voir, mais on nous en a parlé. Rendons grâce à Dieu de tout.

«Ecrivez-nous souvent, mon Père, vos paroles nous animent à bien faire. Quand pensez-vous que nous sortirons de cette sainte maison ?

Quand nous ayons reçu les habits que nous a envoyés Monseigneur, les soldais ont manifesté une grande joie, croyant qu'on allait nous mettre à mort»⁴.

Lettre à M. Faurcy, Supérieur du petit séminaire.

Quand nous avons reçu votre bonne lettre, nous avons la volonté et le loisir de vous répondre, mais nous n'avions pas de papier. Monseigneur nous en a fait passer par Marthe une bonne provision, et nous allons tâcher d'alimenter la correspondance. Quand les lettres de notre Evêque et des Pères nous arrivent, nous bondissons de joie.

Lorsque nous étions au petit séminaire, nous étions trop légers, et peu solides dans la piété. Dieu nous amis bien à propos au creuset du cachot et des terreurs de tontes sortes, pour nous rassembler un peu les idées. Puissent ces tribulations allumer dans notre cœur une étincelle de vraie piété ! Vraiment Dieu fait tout bien à propos, et il nous donne un courage, dont nous ne nous serions pas crus capables. Bien sûr que, sans le secours de Dieu, nous aurions dû mourir, rien que de peur.

Paul Tchên qui, comme vous savez, était si timide, est aussi courageux et aussi calme qu'un homme du monde. Vraiment nous avons la confiance que Dieu est ici avec nous.

Paul a été malade. Nous sommes assez bien maintenant ; mais, à cause de l'humidité du local, il nous sort par tout le corps des pustules et des tumeurs.

*Vos enfants dévoués,
Paul, Joseph, J.-B. »*

*Lettre du 10 juillet à Monseigneur d'Apollonie
(Mgr Faurie)*

« Monseigneur,

Marthe a reçu l'argent, le pain, le thé et le tabac que vous avez envoyés pour nous. Dimanche dernier, Tien-ta-jên envoya à nos petits mandarins de campagne un mandat pour faire des exécutions à mort ; les courriers entraient dans la ville au moment où nous mangions. Les canons grondent aux quatre portes, et le bruit se répand que les prisonniers chrétiens vont être exécutés. Il se fait aussitôt à la prison un concours immense de citoyens. Les uns disent que l'exécution va avoir lieu de suite, les autres affirment que c'est pour le lendemain. Nous déposons l'écuelle, et nous nous mettons à genoux pour nous préparer à mourir. La pauvre Marthe était au désespoir. Elle pleurait, criait, allait, venait, et voulait absolument mourir avec nous. Enfin, un soldat bien intentionné vint nous dire à l'oreille : Ce mandat d'exécution n'est pas pour vous. Soyez tranquilles et laissez-les hurler. Ils ne veulent que vous faire peur. Je commence à croire que Dieu ne nous veut pas martyrs.

Il n'en est pas moins vrai que les deux persécuteurs *Tao* et *Ouan* ont envoyé une députation à Tien-ta-jên pour obtenir la permission de nous mettre à mort. Dieu a permis qu'ils n'ont pu l'aborder de plusieurs jours. Enfin, n'espérant rien de ce côté-là, ils ont formé le projet inique de nous étouffer secrètement la nuit. Mais leur projet ayant percé, on nous en avertit secrètement. Nous veillâmes toute la nuit. Le lendemain, le plus vieux bonze de la pagode, où nous sommes emprisonnés, vint nous visiter, les larmes aux yeux, sans mot dire. Nous l'interrogeâmes sur la cause de sa douleur. Ah ! s'écria-t-il, ce *Ouan* et ce *Tao* n'ont pas un cœur d'homme mais de tigre. Si cette nuit votre Dieu ne vous eût protégés, c'en était fait de vous. Ils ont machiné toute la nuit jusqu'à trois heures du matin, et je ne sais comment us n'en sont pas venus au fait. En ce moment, ils sont là devant la prison à hurler et gesticuler comme des enfants

⁴ En Chine, quand un prisonnier est condamné à mort, on lui permet de recevoir les présents de ses parents et amis.

en colère ... »

Vers la fin de cette lettre, qui est fort longue, ils me prient de les faire visiter par quelque chrétien influent, afin d'en imposer à ces deux chefs qui abusent de leur pouvoir, et aussi afin que tout le monde sache bien qu'ils ne sont pas des gens sans aveu et sans recours.

J'envoyai leur ami Paul Toung (auquel est adressée la lettre ci-dessus), parce qu'il a beaucoup de foi et de courage, qu'il sait le latin, et pouvait ainsi parler avec les élèves sans être compris e l'entourage.

Les chefs, qu'il connaissait tous familièrement, le reçurent fort mal et ne voulurent pas lui permettre de voir les prisonniers. Alors il se fâcha, et dit qu'on permettait de visiter des prisonniers détenus pour crime, et qu'il ne comprenait pas qu'on l'empêchât de visiter des innocents. Puis, sans insister davantage, il attendit le moment où Marthe leur apporterait à diner. Il entra alors furtivement en même temps qu'elle, et put s'entretenir avec eux. Après ce coup, il revint droit au Conseil des principaux delà ville, qui se trouvait assemblé en ce moment. Il parla fortement en faveur des prisonniers, au point que les assistants convinrent qu'on avait mal fait de les prendre, mais qu'ils ne savaient quel prétexte⁵ trouver pour les renvoyer ; que, d'affileurs, ils ne pouvaient le faire sans ordre de Tien-ta-jên. Paul répondit : « Je ne vous demande pas de me les livrer, je demande seulement que vous les traitiez bien, en attendant que l'évêque ait réglé cette affaire avec votre général. L'évêque ne veut les voir sortir qu'autant que l'affaire sera finie loyalement et honorablement. » Ils répondirent de bonnes paroles ; mais dès que Paul Toung fut parti, ils firent fermer à clef la prison et toutes ses avenues, et ne permirent plus à personne d'aborder les prisonniers. Marthe étant venue leur apporter à souper, les soldats la repoussèrent brutalement, disant qu'il y avait ordre des mandarins de les faire mourir de faim. La pauvre Marthe toute désolée court au prétoire intercéder pour ses chers maîtres, .Au prétoire, on la repousse. Elle court chez elle, prend une hache et vole à la prison pour en enfoncer les portes. Le persécuteur *Ouan*, ne sachant à qui elle en veut, court se cacher au plus vite. Les soldats, étonnés d'un tel courage, ont machinalement peur, lui ouvrent les portes, et nos prisonniers ont encore soupé Ce soir-là. Paul Toung apprenant ce qui se passe, retourne au prétoire, réclame fortement contre cette trahison, et reproche aux chefs leur fourberie. Son courage leur en impose aussi, et dès lors les prisonniers sont réellement mieux traités. Voici ce qu'ils m'écrivaient quelques jours après cette expédition :

« *Monseigneur,*

Aujourd'hui, bonne nouvelle ! L'expédition de Paul Toung, qui nous avait d'abord mis en souci, a produit un bon effet. Depuis lors, tout nous va à souhait, les chefs ont peur maintenant de se compromettre. Ils ont fait le projet de nous renvoyer secrètement, mais aucun d'eux n'a osé venir nous le proposer. Sept fois ils ont envoyé Marthe nous prier d'écrire à l'évêque pour lui demander la permission de sortir de prison ; nous nous sommes défendus de faire cette démarche disant que ce n'était pas l'évêque qui nous avait mis en prison, et que c'en était pas à lui à nous en tirer. Bien fîmes-nous, je crois, car le bruit courait déjà que l'évêque avait caché des troupes de monde dans les montagnes environnantes, pour venir de nuit nous enlever. Et, si nous fussions sortis ainsi sans ordre supérieur, on n'aurait pas manqué d'accréditer ce bruit. Qui sait si leur bonté à notre égard n'avait pas ce louable but ? ... Ah ! Monseigneur, que les Chinois sont fourbes !*

Notre affaire paraît toucher à sa fin, car tous les chefs qui nous entourent paraissent désireux de se raccommoier. Si Monseigneur faisait de nouvelles instances, en alléguant pour prétexte, ce qui est vrai, que nous sommes malades, peut-être nous délivrerait-on avant la fin du mois.

Quand Monseigneur nous envoie du tabac, du thé ou autres provisions, il faut tout faire remettre à Marthe, qui nous le distribuera par petites portions. Sans cette précaution, les satellites

⁵ En Chine, un homme arrêté injustement est plus difficile à relâcher qu'un coupable, parce que s'il est reconnu innocent, le mandarin en le relâchant reconnaît qu'il s'est trompé à son égard. Il faut trouver un prétexte plausible ; sans cela le mandarin *perd la face* (c'est-à-dire, c'est pour lui un déshonneur devant le peuple).

nous pillent tout.

Autre précaution. Nous avons appris que des soldats sont allés à l'église avec une soi-disant lettre de nous pour demander de l'argent. Qu'on avertisse le procureur de regarder toute lettre chinoise comme non avenue. Nous écrivons toujours en latin.

Joseph, Paul, J.-B. »

Lettre à M. Lions, écrite peu après la précédente,

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le persécuteur Ouan, malgré toutes ses démarches auprès des mandarins de la métropole, ne pouvant obtenir notre mort, est retourné fort en colère, et s'est écrié en entrant « Si les mandarins ne veulent pas les tuer, je trouverai bien moyen de m'en débarrasser. Je veux les faire mourir de gré ou de force.

Alors il a fait fermer toutes les avenues, et il ne permet plus à personne de nous voir. Il y a peine de mort contre la sentinelle, si elle laisse parvenir un seul chrétien jusqu'à nous.

Comme nous sommes encore en danger de mourir, nous voudrions bien nous confesser, mais le moment n'est pas propice pour venir. Toutefois, vous pouvez rester à Che-teou-Tchay. Ils savent ici toute votre présence, mais ils n'oseraient mettre la main sur vous.

Nous nous recommandons à vos ferventes prières. Par la grâce de Dieu, nous jouissons d'une grande tranquillité d'âme, et nous sommes bien disposés à tout souffrir, pour la gloire de Dieu et l'expiation de nos péchés. Si nous pouvions nous confesser, cela nous relèverait le courage, tuais pas moyen. Il faut attendre que Marthe puisse revenir jusqu'à nous, alors vous pourrez peut-être venir avec elle. Elle ne craint personne. D'ailleurs, le chef Ouau va monter encore à la métropole pour presser notre mort ; et, en son absence, les autres sont assez bons pour nous... Mais... voici Marthe qui heurte à la porte avec de grandes clameurs. Il faudra bien qu'on ouvre. Elle se fera plutôt hacher sur le seuil que de reculer.

Priez bien pour nous qui sommes vos enfants dévoués.

J.-B., Paul, Joseph. »

A leurs Condisciples.

(Adressée nommément au Théologien Paul Ouang.)

« Marthe a été comblée de joie en recevant ta petite lettre. Maintenant c'est elle qui nous cuit tout, même le riz. La pauvre vieille ! Il lui arrive bien des aventures. Elle a surtout bien sauté l'autre jour, devant le mandarin Tohao et les autres chefs. Elle est maintenant fameuse dans toute la ville. Il y a deux jours, un satellite voulait l'empêcher d'entrer, Elle s'est battue avec lui assez longtemps. Le soldat de guerre laisse lui livre passage en lui lançant des injures ; —Vieille ivrognesse, on voit assez que tu as bu du vin. —Et toi, tu as bu... (le mot ne sonne pas bien en français). Maintenant personne n'ose dire le mot devant elle. Un jour un soldat, passant devant sa porte, écrasa par malice un de ses poussins. Marthe, sans souffler un mot, lui court après, lui assène un grand coup de poing dans le dos, et le prend au collet. Les voisins s'attroupent et décident que le soldat doit payer trente sapèques ou rendre un autre poussin, Mais elle se récrie : — Non, je veux celui-là, mon poulet vivant !

Tous les jours, quand elle vient nous voir, elle a quelque nouvelle histoire à nous raconter. Je t'assure qu'elle n'a pas peur des soldats. Vraiment c'est bien Dieu qui a disposé cette courageuse femme pour nous assister.

Quand nous pensons à toutes ces aventures de notre bonne vieille, nous ne pouvons-nous empêcher de rire et de pleurer tout à la fois.

Hâte-toi d'apprendre à dire, la Messe. Peut-être va-t-il y avoir de nombreuses conversions. Cette persécution ne peut être un empêchement.

Nous saluons aussi nos petits frères du collège Saint-Paul (petit séminaire), et nous les

remercions bien des prières qu'ils ont faites pour nous.

*Adieu, bien chers frères.
Paul Tchên, Joseph Tchang. »*

Quoique Marthe eût le verbe un peu sec et le poing assez rude, elle n'en avait pas moins bon cœur, et surtout elle craignait d'offenser Dieu, Or, après les quelques scènes qui viennent d'être mentionnées, elle alla se jeter aux pieds de M. Lions (qui était à une lieue de là) : « Ah Père ! J'ai fait bien des péchés, ces jours-ci ! — Quoi donc ? — Ah je leur en ai dit à ces canailles, je leur en ai dît de toutes les couleurs. — Console-toi, ma bonne, c'est pour faire ton devoir. Sois sans inquiétude. — Mais vous ne pouvez pas vous figurer tout ce que je leur ai fait et dit. Je les ai bat tue, maudits... Tenez, avant-hier, un soldat voulait m'empêcher d'entrer à la prison, je lui donnai un coup de poing et un coup d'épaulent « je passai... » — puis elle enfila tout le détail de ses exploits, sans même oublier l'histoire de son poulet. Sa narration, me dit M. Lions, était accompagnée d'un ton et de gestes qui n'annonçaient guère qu'elle eût la contrition de ce qu'elle appelait ses gros péchés. Ce qui est sûr, c'est qu'elle repartit avec le ferme propos de continuer, tant que besoin serait, pour le service des prisonniers.

Lettre du 14 juillet au soir.

«L'émissaire envoyé à la métropole arrive, et dît que Tien-ta-jên prie d'attendre un peu qu'il ait tiré ses plans, avant de nous exécuter, et que quand il s'y mettra, il exterminera tous les chrétiens de la province. On nous accable de sarcasmes et personne ne peut nous aborder. Je ne sais comment tout cela finira. Ils nous traitent tantôt bien, tantôt mal. Ils ont voulu plusieurs fois nous faire mettre au supplice par des soldais méchants ; mais les bonzes de cette pagode vont toujours intercéder pour nous auprès des chefs, leur représentant que nous sommes innocents...

Nous voyons maintenant que notre mort est imminente. Tout est changé autour de nous. On nous tient plus serrés que jamais.

Envoyez un parapluie à Marthe ; elle loge loin dû la prison, et, quand il pleut, elle nous arrive - trompée jusqu'aux os. Elle nous fait pitié, Elle seule n'y pense pas.

Nous sommes un peu tristes ces jours-ci. On égorge, tous les jours, grand nombre de prisonniers, dont plusieurs sortent de notre propre cachot. Ce Tsin-gay est dégoûtant de sang. »

15 juillet.

«Aujourd'hui un chef de quartier vient à nous avec bienveillance, et nous conjure de prononcer seulement un mot d'apostasie, disant qu'à cette condition, on nous relâchera. Nous refusons, bien entendu. Après un moment de réflexion il ajoute : Si je vous faisais sortir à l'instant, voulez-vous ?— Nouveau refus, parce que nous savions qu'il n'avait pas le droit de nous relâcher, et que si nous sortions, ils nous feraient poursuivre et massacrer comme fugitifs, ce qui serait plus mauvais aux yeux du peuple qu'une exécution officielle. Nous répondîmes donc que nous attendrions encore en prison la décision du grand homme...

Ce chef se répandit alors en invectives contre le mandarin qui nous avait fait prendre... Il nous fit de sensibles condoléances sur nos souffrances et notre captivité, etc. Mais tout cela n'était qu'une embuche. Il était envoyé par ceux mêmes qu'il avait l'air de maudire. Il aurait voulu que nous nous laissassions prendre à l'appât de la liberté, pour avoir l'occasion de nous tuer, ce qui est tout leur désir. Cependant, pour rendre la scène plus vraisemblable, on ouvre la porte, et on permet à Marthe de nous apporter à manger. »

Je leur écrivis, quelques jours après, pour les féliciter de ne s'être pas laissé prendre à tant de pièges, et leur recommandais de ne sortir qu'au su et avec la permission expresse du mandarin qui les avait fait saisir, et qui actuellement réside à la métropole : j'ajoutais que je venais de lui écrire moi-même, pour le prier de les mettre en liberté.

Le 25 juillet seulement nos prisonniers purent ne répondre :

« Monseigneur,

Dès que nous reçûmes votre lettre, le commandant de la prison vint nous prier de lui dire ce que vous nous écriviez. Nous lui traduisîmes seulement votre réponse. Il parut effrayé et dit qu'il allait de suite écrire au mandarin Tchao pour l'exhorter à se rendre auprès de l'évêque, afin qu'on arrangeât au plus tôt cette affaire. Mais voici plusieurs jours qu'il ne reçoit pas de réponse, et cela le met fort en peine.

Le bruit court parmi le peuple que le plénipotentiaire de France arrive avec des soldats pour s'emparer de Tien-ta-jên et du mandarin Tchao qui nous a pris. On nous dit cela cent fois par jour. Tout le monde est en suspens : on ne sait ce qui en résultera. Les principaux chefs nous traitent assez bien maintenant ; mais les soldats inventent contre nous toute espèce de molestations. Une fois, au milieu de la nuit, ils se sont mis à crier et à jeter l'alarme par toute la ville, disant qu'avec l'aide des bonzes de la pagode, nous avons brisé les serrures pour nous échapper. Ils coururent ensuite au prétoire ; mais les principaux chefs n'y crurent pas, et les perturbateurs furent punis. C'est encore une machination des deux persécuteurs qui ont juré notre mort.

Les païens bienveillants nous disent de presser l'évêque de finir cette affaire ; ils craignent quelque mauvaise issue à tout cela, surtout en ces temps de troubles. La famille du mandarin Tchao surtout craint plus que les autres. Le fils d'Ouan, notre plus ardent persécuteur, vient de mourir. Il avoue maintenant qu'il a mal fait, et paraît vouloir terminer cette affaire.

Nous vous prions, Monseigneur, d'en finir au plus vite, d'une manière ou d'une autre, afin défaire tomber toutes les rumeurs, et que les chrétiens aient enfin la paix.

Que répondent les mandarins auxquels Votre Grandeur a écrit ? »

Je leur répondis que les mandarins se tenaient neutres, par crainte de Tien-ta-jeû, et qu'aucun ne donnait un mot de réponse. Je tentai plusieurs expédients pour les faire relâcher, mais tout échoua.

Le 29 au soir, tenant conseil avec M. Vieilmon sur les moyens qui nous restaient, nous n'en vîmes plus d'autre que d'aller en personne faire nos réclamations auprès des mandarins ; mais nous étions sûrs d'avance qu'aucun prétoire ne nous ouvrirait ses portes, et que cette démarche nous exposait à quelque mauvais coup de la part de Tien-ta-jeû. Toutefois, nous étions à peu près décidés à prendre ce dernier parti, le seul qui nous restât, quand, séance tenante, nous reçûmes une courte lettre de M. Sabatier, qui nous annonçait que nos prisonniers avaient été décapités dans la matinée.

Nous ne pouvions nous résoudre à y croire ; mais la confirmation ne tarda pas à nous arriver.

Quelques lettres de MM. Lions et Perny nous donnent les détails suivants :

« L'ordre du jour aurait été donné par Tien-ta-jên. Quatre de ses émissaires, allant porter des mandats d'exécution à mort dans une autre ville au-delà de Tsin-gay, donnèrent en passant des instructions secrètes. Aussitôt, sans jugement, sans tirer le canon (comme cela se pratique toujours), on arrache les prisonniers de leur cachot, on les conduit à vingt-cinq pas hors des murs. Un chrétien, qui se trouvait là présent par hasard, raconte que les prisonniers priaient durant le trajet. Arrivés au lieu du supplice, ils se mirent tous trois à genoux, demandant qu'on retardât l'exécution jusqu'à la fin de leur prière. Là-dessus, les soldats ayant aperçu, au bord de la rivière, Marthe qui lavait le linge de nos prisonniers sans ne se douter de rien, allèrent la prendre par les cheveux :

— *Marche, toi aussi ! — Volontiers ! volontiers !* dit-elle, et elle accourut se mettre à genoux auprès des séminaristes. Au bout de quelques instants, on leur dit qu'on ne pouvait pas attendre davantage, et les bourreaux firent leur devoir. La tête des trois confesseurs tomba d'un seul coup, celle de Marthe en trois coups. Le chrétien témoin oculaire dit qu'elle ne fit pas un seul mouvement, et qu'au moment du troisième coup elle pria encore... ; ses lèvres articulaient encore les paroles avec expression...

Le martyre de cette courageuse femme concorde avec la fête de sa patronne, sainte Marthe, (Lundi 20 juillet, à onze heures du matin.)

M. Perny et M. Lion, qui n'étaient pas loin, de là, s'occupèrent aussitôt de l'enlèvement des corps. Ils envoyèrent une dizaine d'hommes pour les enlever pendant la nuit. Les corps, étaient déjà ensevelis sur le lieu même du supplice, mais peu profondément. Ils commencèrent à fouiller et tombèrent sur le corps de Marthe qui avait encore les mains liées sur la poitrine : n'ayant pas avec eux de cercueil, ils jugèrent ne pouvoir les rapporter secrètement à cause de l'odeur. Ils prirent seulement la tête. Ne trouvant pas de suite les trois autres corps, et craignant d'être aperçue du haut des remparts, ils s'en revinrent les mains vides.

Nos chers confrères firent plusieurs autres tentatives pour enlever les corps ; mais ils ne purent réussir, faute d'un homme courageux et intelligent pour diriger l'expédition. Enfin, le jeudi soir, 1^{er} août, M. Perny et M. Lions se hasardèrent d'y aller eux-mêmes, mais il était trop tard. On s'était aperçu que la terre avait été fraîchement remuée sur le corps de Marthe. En conséquence, depuis deux nuits on faisait garder les corps pour empêcher les chrétiens de les enlever. Outre les hommes de faction, ils avaient braqué un canon sur les remparts, à l'endroit qui fait face à la sépulture. Que foire ? il fallut se résigner à attendre de Dieu une occasion plus favorable.

Huit jours après, au moment où nous avions perdu tout espoir, nous apprîmes que le chrétien nommé Laurent Tchên n'avait pas perdu son temps, et que, sans rien ne dire à personne, il avait travaillé plus efficacement que nous. Il était filleul de Joseph Tchang, et avait formé le pieux projet de tout faire pour avoir le corps de son parrain. Il commença par se faire quelques amis dans le prétoire du mandarin Tchao ; puis, par leur moyen, il fit parvenir une supplique pour demander le corps de celui qu'il appelait son parent, et par occasion le corps des trois autres martyre. Le mandarin fit appeler ce chrétien et lui accorda bénévolement sa demande, protestant qu'il avait fait ce qu'il avait pu pour les sauver de la mort, mais qu'il n'avait pas pu s'avancer trop en faveur des chrétiens, de peur de Tien-ta-jên. Laurent demanda une lettre du grand homme pour aller à Tsin-gay réclamer le précieux dépôt. Mais le mandarin lui observa que ceci étant une chose favorable aux chrétiens, il ne pouvait aventurer sa signature, que *Tien-ta-jên* lui ferait peut-être payer de sa tête. Il écrivit seulement deux ou trois mots de sa main sur la supplique, y apposa un petit sceau particulier, le lui rendit, et promit en outre d'écrire à Tsin-gay à qui de droit pour qu'il ne rencontrât pas de difficulté.

Le lendemain, 10 août, jour de saint Laurent, le courageux chrétien vint entendre la messe, pour mettre son entreprise sous la protection de son saint-patron, et il partit seul pour *Tsin-gay*. A son arrivée, il prit toutes les informations nécessaires, retrouva les fossoyeurs qui avaient fait l'inhumation, les soldats qui avaient conduit les prisonniers au supplice ; prépara les cercueils, la chaux, et autres choses nécessaires ; puis il alla se présenter chez les chefs de la ville qui, voyant la requête, et reconnaissant l'écriture du mandarin Tchao, ainsi que le sceau, ne firent point de difficulté ; mais ils voulaient de l'argent. En Chine, tout se vend. Laurent se contenta de les inviter à dîner ; puis, ils allèrent avec les fossoyeurs et les autres témoins sur le lieu de la sépulture. L'ouvrage ne fut pas long. Les corps n'étaient couverts que d'un pied de terre. Les chiens et les loups avaient commencé l'exhumation ; le bras de Paul avait été dévoré.

On reconnut distinctement les corps, non à leurs traits, qui n'étaient plus reconnaissables, mais à leurs habits ; et les têtes, aux cordons de soie tressés dans la queue, qui étaient de

couleurs différentes. Laurent étendit un lit de chaux vive au fond des cercueils, et y déposa les corps après les avoir lavés. Il les fit ensuite porter religieusement sur la propriété du séminaire, et les ensevelit sur un tertre, en face de la maison. En sorte que si plus tard le séminaire se relève de ses ruines, les séminaristes auront tous les jours sous les yeux le souvenir de la foi et du courage de leurs généreux compagnons.

Nous remercions Dieu de nous avoir mis en possession de ce précieux dépôt. Si on eût retardé encore un mois, les corps auraient disparu entièrement. Ils étaient à peine recouverts de terre dans une espèce de ravin où les gens de la ville jettent les balayures. Dans les grandes pluies, l'eau y coule abondamment et entraîne tout. Les corps auraient été emportés à la première averse. Dieu permit que pendant les quinze jours qu'ils sont restés, il n'est pas tombé une goutte d'eau.

Quand nous rentrerons en possession de notre propriété, nous leur élèverons à chacun un tombeau, et à cette occasion, nous ferons une nouvelle reconnaissance des corps.

Et maintenant, chers enfants de France, à qui nous dédions cette petite notice d'un de vos frères sauvé par vous, que vous dirai-je en terminant ?... C'est à vous que sont dus ces beaux exemples de vertu et de courage. Sans vos prières et vos aumônes, nous n'aurions pu recueillir et élever ce généreux martyr, Paul Tchên... C'est donc à vous qu'en revient le mérite, aussi bien que la gloire !... Merci donc, chers enfants, de nous avoir donné cet athlète de la foi ! Redoublez de zélé pour étendre de plus en plus votre belle Œuvre ! Que les plus abondantes bénédictions du divin Enfant Jésus inondent vos jeunes cœurs, et leur donnent aussi le vrai courage de la foi, afin qu'après avoir vaillamment combattu contre le démon et le monde, vous alliez rejoindre votre frère Paul qui, du haut du ciel, vous sourit et prie pour vous !...

De Kouy-Yang-Fou 8 octobre 1861.

+ Louis S. FAURIE,
Évoque d'Apollonie,
Vicaire apostolique du Kouy-Tchéou (Chine)